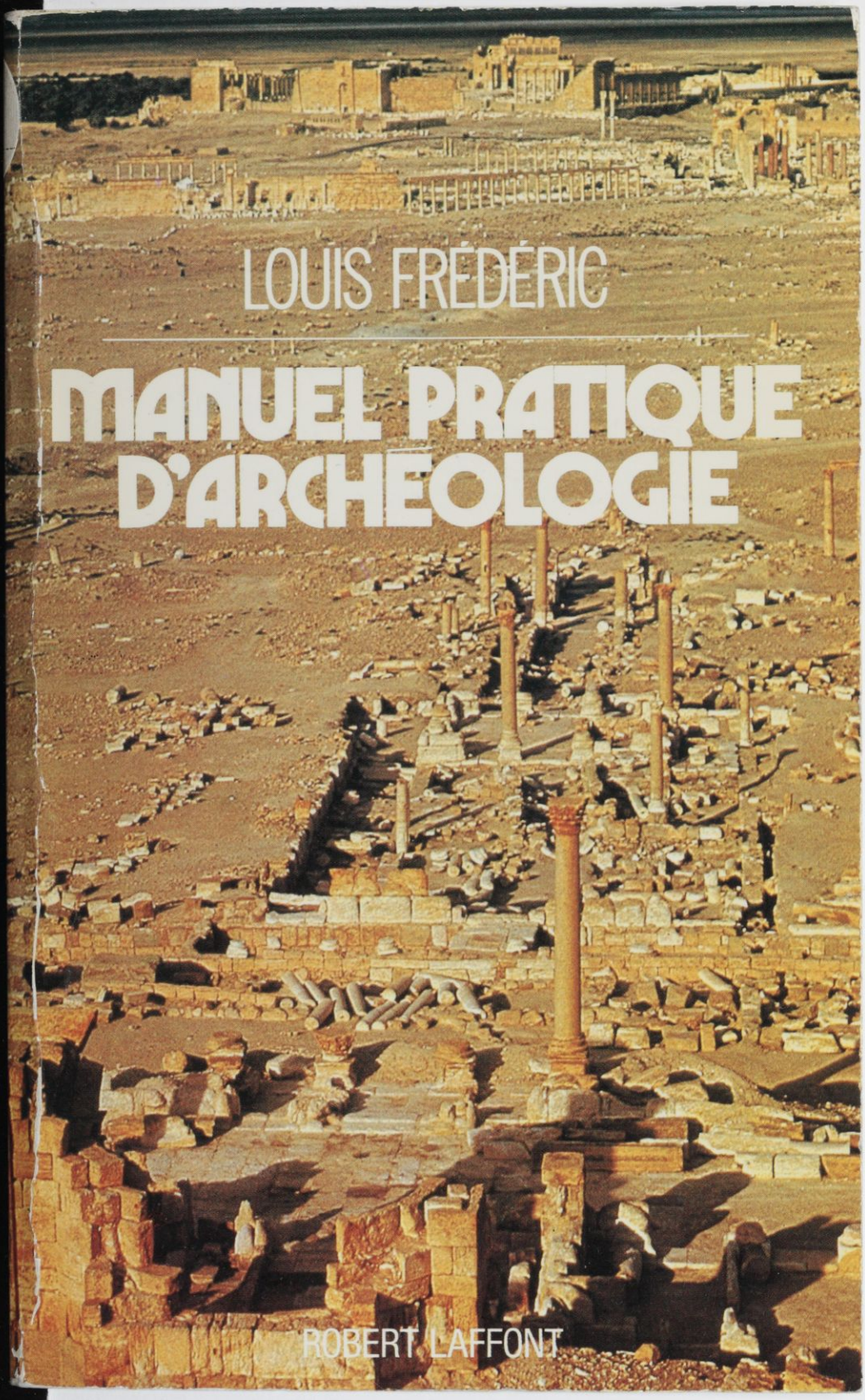
LOUIS FRÉDÉRIC
MANUEL PRATIQUE D'ARCHÉOLOGIE
ROBERT LAFFONT

MANUEL PRATIQUE D'ARCHÉOLOGIE

8°V
86643

DU MÊME AUTEUR

Dans les Pas du Bouddha, Hachette, Paris, 1957.
La Danse Sacrée de l'Inde, A.M.G., Paris, 1957.
L'Inde Jour et Nuit, Julliard, Paris, 1957.
Inde, Temples et Sculptures, A.M.G., Paris, 1959 ; Thames and Hudson, Londres ; Abrams, New York ; Kohlhammer, Stuttgart, Zürich.
Yoga Asanas, J. Oliven, Paris, 1959 ; Thornton, Londres.
Dieux et Brahmanes de l'Inde, Hachette, Paris, 1961.
Le Règne des Idoles, Hachette, Paris, 1961 ; Codex, Buenos Aires.
Tout Autour de Toi, Emile Paul, Paris, 1962.
L'Inde au Fil des Jours, S.C.E.M.I., Paris, 1963.
Sud-Est Asiatique, Temples et Sculptures, A.M.G., Paris, 1964 ; Thames and Hudson, Londres ; Abrams, New York ; Burckhardt, Essen.
Trésors de l'art des Indes, Marabout, Verviers, 1965.
Fêtes et Traditions au pays du Soleil Levant, S.C.E.M.I., Paris, 1967.
Arts du Japon, du Tibet in « Dictionnaire Général des Arts et des Artistes », F. Hazan, Paris, 1967.
Japon, Arts et Civilisations, A.M.G., Paris, 1969 ; Thames and Hudson, Londres ; Abrams, New York.
La Vie Quotidienne au Japon à l'époque des Samurai, 1185-1603, Hachette, Paris, 1969 ; Allen and Unwin, Londres ; F. Praeger, New York ; Tuttle, Tokyo ; Panstwowy Instytut, Warsaw ; Gondolat, Budapest ; Beauval, Paris, 1977 ; Rizzoli, Milan, 1984.
Tôkyô, Tallandier, Paris, 1970.
Le Shintô, Esprit et Religion du Japon, Bordas, Paris, 1972.
Inde, Phénomène Spirituel, Bordas, 1973.
Civilisations de l'Asie in « Dictionnaire Universel des Noms Propres », Robert, Paris, 1974.
La Riche Moisson Archéologique du xxe siècle en Extrême-Orient in « Les Grandes Découvertes Archéologiques du XXe siècle », F. Beauval, Paris, 1975, en collaboration avec Teo-sem Wong et Suzanne Paviot.
Civilisations d'Asie in « Petite Encyclopédie Larousse », Larousse, Paris, 1976.
La Peinture indienne, F. Beauval, 1978.
Encyclopædia of Asian Civilizations, 10 vol., 1977-1984, Ed. J. M. Place, Paris. (En anglais.)
La vie quotidienne dans la péninsule indochinoise à l'époque d'Angkor (800-1300), Hachette, 1981.
Dictionnaire de l'Archéologie (en collab. avec Guy Rachet), « Bouquins », R. Laffont, Paris, 1983.
La vie quotidienne au Japon à l'aube de l'époque moderne (1868-1912), Hachette, Paris, 1984.
Le Tigre et la Rose, R. Laffont, Paris, 1984.

A PARAÎTRE :

Dictionnaire de l'Inde, « Bouquins », R. Laffont, Paris.

92

LOUIS FRÉDÉRIC

MANUEL PRATIQUE D'ARCHÉOLOGIE

Troisième édition, revue et augmentée

PRÉFACE DE GUY RACHET

ÉDITIONS ROBERT LAFFONT
PARIS

01-03-10-1985-26539

© Éditions Robert Laffont. S.A.. Paris. 1967.

ISBN 2-221-02319-6

PRÉFACE

Lorsqu'il y a maintenant un peu plus d'une quinzaine d'années paraissait ce Manuel, *il faisait figure de pionnier dans le domaine de la littérature archéologique de langue française. Certes, depuis déjà un certain temps, un du Mesnil du Buisson avait tiré profit de ses fouilles en Orient pour écrire son petit livre sur la* Technique des fouilles archéologiques — *l'un des premiers en date de ce genre avec le* Manuel de recherches préhistoriques, *publié par la Société préhistorique française cinq ans auparavant, en 1929 — et en 1939 l'Institut international de coopération intellectuelle avait édité un* Manuel de la technique des fouilles archéologiques. *Mais ces ouvrages restaient connus seulement d'un cercle d'initiés. Leur publication répondait pourtant déjà à un besoin de codifier les méthodes les plus rationnelles de fouilles à la lumière de l'expérience de spécialistes; c'est aussi à des archéologues, j'oserais dire de « profession », qu'ils s'adressaient, et surtout aux jeunes universitaires soudainement confrontés aux réalités de la fouille.*

*Le développement de l'archéologie, le perfectionnement des méthodes de fouille, et surtout la popularisation de cette discipline qui se trouvait de plus en plus pratiquée par des amateurs, au cours des vingt années qui ont suivi la fin de la dernière guerre mondiale, rendaient urgente la mise à la portée de ce nouveau public d'un ouvrage qui permettrait d'acquérir une connaissance théorique de la fouille archéologique et des techniques grâce auxquelles la fouille s'élève au niveau d'une véritable discipline scientifique. Le livre de Louis Frédéric est venu à point pour répondre à ce besoin. Il convient de remarquer que la même année est aussi paru un autre ouvrage traitant de ce sujet d'une manière moins exhaustive : depuis lors, il n'y a rien eu, à ma connaissance, de nouveau à ce propos, les deux volumes que j'ai moi-même consacrés à l'*Univers de l'Archéologie *ne traitant que de façon assez sommaire l'aspect purement technique de l'archéologie.*

Ainsi me semble-t-il qu'une nouvelle édition de l'ouvrage de Louis Frédéric apparaît comme plus nécessaire encore mainte-

nant qu'il y a dix ans, alors que les vocations archéologiques, en particulier parmi les jeunes, vont toujours se multipliant. L'auteur a, certes, veillé à corriger et à mettre à jour son volumineux livre, mais il n'a guère eu à retoucher l'essentiel de son travail. Car déjà il avait prôné la méthode mise au point par le regretté sir Mortimer Wheeler au cours de ses fouilles, en particulier en Inde et au Pakistan. C'est cette méthode qu'utilise désormais la majorité des archéologues. Ainsi, ce livre qui, à une époque où les méthodes scientifiques progressent si rapidement, pourrait sembler ancien à d'aucuns, continue pourtant de se trouver à la pointe du progrès et il y restera sans doute encore longtemps car il semble que la technique ici proposée ait atteint un certain degré de perfection.

Néanmoins, j'oserais ici me faire, dans une certaine mesure, l'avocat du diable. La méthode de Wheeler, avec sa minutie, son système de décapage stratigraphique emprunté, au reste, à la technique de la fouille préhistorique, s'applique parfaitement aux recherches sur un établissement de petite taille et dépourvu de structures. Dès qu'on s'attaque à un site assez vaste où abondent les monuments souvent superposés, il est pratiquement impossible de l'utiliser systématiquement. C'est ce qu'avait déjà souligné, en 1964, R. M. Dyson dans un article paru dans la revue américaine Science, « *On field methods in archaeology : Seton Lloyd.* » *A propos d'un ouvrage (*Mounds of the Near East, *Edinburgh, 1963) du grand archéologue anglais Seton Lloyd qui a acquis une immense expérience à travers ses nombreuses fouilles en Turquie et en Mésopotamie, R. M. Dyson défendait les méthodes utilisées au cours des années 30 et 40 : ce sont celles qu'ont pratiquées autant Woolley à Ur, que Parrot à Mari ou Schaeffer à Ras Shamra pour ne citer que quelques fouilles parmi les plus marquantes, et conduites par quelques-uns des plus prestigieux archéologues de notre siècle, n'en déplaise à quelques jeunes universitaires qui semblent vouloir s'élever, plus sur une contestation de la valeur de certains maîtres que par leur propre valeur. Et R. M. Dyson de conclure qu'une méthode de fouille valable sur un site ou sur quelques chantiers, ne l'est pas partout. De cela je suis intimement convaincu! Déjà, en 1925, l'Oriental Institute de Chicago avait entrepris, sous la direction de C. S. Fisher, P. L. O. Guy et G. Loud, de fouiller stratigraphiquement, et cela d'une manière systématique, le site palestinien de Megiddo. Le projet dut finalement être abandonné en 1939 : on s'aperçut que les fouilles, qui avaient déjà coûté un million de dollars, progressaient à une lenteur désespérante sans apporter une amélioration notable à la connais-*

sance du milieu exploré! C'est là une leçon que devraient méditer nos Trissotins de l'archéologie.

Il conviendrait aussi de dire un mot sur les méthodes scientifiques de prospection et de datation. Avec un soin scrupuleux, Louis Frédéric expose les diverses méthodes actuellement expérimentées, pour la prospection et la datation des objets. Dans ces cas, les techniques de pointe, fondées sur les progrès de la physique, sont mises à contribution : c'est dire qu'il faut utiliser un matériel dont disposent rarement les archéologues! Cependant, parmi ces procédés en général fort rarement employés, il en est un auquel recourent de plus en plus les fouilleurs, c'est celui de la datation par le carbone 14. Il me semble indispensable ici, de souligner combien, malgré une utilité incontestable, les dates proposées par les laboratoires à la suite des analyses du matériel, doivent être utilisées avec précaution. Pour ce qui concerne les normes nouvelles données par les prétendues corrections apportées par la dendrochronologie au C 14 (Recalibrated, comme disent les Anglo-Saxons), à la suite de comparaisons répétées avec des niveaux à mon avis indiscutablement datés, je suis parvenu à la conclusion que cette nouvelle datation des civilisations préhistoriques est à rejeter totalement, bien qu'elle fasse fureur outre-Atlantique et outre-Manche.

Ainsi, dans son Manuel, *Louis Frédéric propose à ses lecteurs l'optimum de la méthodologie, et c'est une excellente chose car on est sûr d'y trouver tout ce dont on pourrait avoir besoin. Cela ne signifie pas qu'il faille tout utiliser systématiquement et qu'on ne puisse fouiller autrement que selon les méthodes les plus complexes et souvent impraticables; car je défie qui que ce soit d'utiliser la méthode Wheeler dans un site en forêt vierge ou même dans certaines de nos forêts denses d'Europe. En réalité chaque chantier est, à la limite, un cas particulier et c'est au fouilleur à adapter sa méthode aux impératifs du site auquel il se trouve confronté. Le* Manuel pratique *lui fournit un véritable outil de travail; à lui de savoir l'utiliser avec discernement. Mais je pense qu'une personne sans nulle expérience pratique, qui suivrait scrupuleusement les données de l'ouvrage de Louis Frédéric, pourrait exécuter une fouille à laquelle un spécialiste pointilleux ne pourrait faire de reproche. Et d'un autre côté, je serais surpris que le fouilleur, même le plus expérimenté, ne puisse trouver dans cet ouvrage quelques données techniques ou quelque idée qui ne pourra qu'enrichir son expérience.*

Guy RACHET.

INTRODUCTION

« The archaeological excavator is not digging things but people. »

SIR MORTIMER WHEELER (1890-1976)
« Archaeology from the earth. »

Ce manuel pratique d'archéologie est un essai de synthèse. Il vise à réunir en un seul volume l'ensemble des méthodes à utiliser lors de la recherche archéologique, celles à employer ultérieurement dans le but de tirer des leçons profitables des observations faites *in situ* comme des objets recueillis, et des techniques qui permettent à l'investigateur de tirer le meilleur parti possible des travaux entrepris pour aboutir à une complète compréhension de la vie des peuples du passé. L'auteur ne prétend pas, ici, faire œuvre originale ni apporter d'innovations. Il n'est pas archéologue dans le sens précis du mot, c'est-à-dire fouilleur, spécialiste de la recherche sur le terrain. Il est plutôt voyageur, historien d'art, coordinateur, et essaie d'être « synthétiste ». Il est, en fait, un « archéographe » — nom oublié et dû au Lyonnais Jacques Spon qui l'utilisa au XVIIe siècle —, c'est-à-dire quelqu'un qui se consacre particulièrement à écrire sur un sujet concernant l'archéologie ou l'histoire culturelle des civilisations. Et, tel un archéographe, le présent auteur rassemblera en une sorte de synthèse les multiples observations éparses dans de très nombreux périodiques et ouvrages publiés dans les pays les plus divers par des organismes tant publics qu'universitaires ou privés. Enfin il illustrera par des photocopies, des dessins, des plans, des cartes, des graphiques, etc., ce que furent les plus typiques de ces témoignages du passé, avec les résultats qui ont été obtenus à leur sujet par des spécialistes, pour les rendre accessibles au public.

Il devient en effet absolument nécessaire, urgent aussi, que ceux qui s'intéressent de plus en plus à l'archéologie et se passionnent même pour elle, pour les problèmes qu'elle pose, soient largement informés et renseignés d'une façon précise

sur la technique des fouilles et la recherche archéologique en général. Car s'il revient aux spécialistes de l'archéologie de faire progresser les connaissances et la science qu'elles engendrent, il incombe à d'autres, dont c'est le métier d'écrire sur le sujet, de les vulgariser — dans le bon sens du terme — afin de susciter des vocations ou de permettre à des convaincus d'avoir de suffisantes et correctes notions sur les techniques archéologiques. Dans ce domaine les organisations internationales en sont encore à leurs débuts et sous le patronage de l'U.N.E.S.C.O. pour la plupart d'entre elles. D'où la difficulté pour le débutant ou l'amateur, et même le spécialiste, de se frayer un chemin et d'y voir clair parmi l'abondance des communications, articles, thèses et publications sur tel ou tel sujet d'archéologie. Les bibliothèques générales ou spécialisées sont soit méconnues, soit peu accessibles et encombrées de lecteurs. D'autre part, de très nombreuses recherches relatives à l'archéologie pré- et protohistorique ont été effectuées, depuis plus de quarante ans, par des chercheurs russes, chinois et japonais. Les publications rapportant le résultat de leurs recherches sont naturellement dans leur langue maternelle et peu d'entre elles ont fait l'objet d'un résumé en anglais ou en français. Plus près de nous sont celles publiées en hollandais, en allemand ou en espagnol (Amérique du Centre et du Sud) : autant d'obstacles pour les chercheurs qui ne sont pas nécessairement polyglottes. L'auteur de ce manuel ne l'est pas tout à fait lui non plus, mais il s'est suffisamment informé des travaux accomplis à l'étranger pour que son travail rende les services que l'on est en droit d'attendre de lui, en cette époque où tant de « chefs-d'œuvre en péril » sont à la merci d'amateurs bien intentionnés mais trop ignorants du rudiment le plus essentiel pour ne pas commettre d'erreurs irréparables.

Plus graves encore sont celles que font les fouilleurs dénués de toutes notions concernant les recherches dans le sol. C'est ainsi que, depuis qu'il y a plus d'un siècle Boucher de Perthes, le génial découvreur français de la préhistoire, mit cette science à la mode, innombrables furent les sites qui, en France et dans le monde, ont été saccagés et irrémédiablement perdus pour la science. La recherche de la « belle pièce », l'appât du gain, le goût de la renommée furent les causes de ces catastrophiques bouleversements de terre. Car l'archéologue, lui-même, il ne faut pas l'oublier, détruit son gisement avec ses « preuves » au fur et à mesure qu'il les découvre : on ne peut jamais recommencer une fouille mal conduite. On ne peut non

plus contrôler ni corriger les erreurs faites pendant celle-ci, car les évidences ont été détruites. Or un objet quelconque, indépendamment de sa valeur artistique, ne « parle » pas à l'archéologue s'il est séparé du contexte dans lequel il a été trouvé. En pratique, un site ne devrait jamais être livré à la fouille avant que l'archéologue, amateur instruit ou professionnel, ne soit certain que la méthode qu'il se dispose à utiliser pour son travail est exactement adaptée à celui-ci. De même, s'il ne peut (ou ne sait) prendre toutes les précautions nécessaires à l'étude scientifique des résultats de cette fouille après que cette dernière aura fait disparaître les « évidences » stratigraphiques ou autres.

Il importe donc de mettre entre les mains du public intéressé une sorte de guide l'avertissant des dangers que présente pour la science une fouille hâtive ou sommaire, mais aussi l'informant objectivement des méthodes les plus récentes utilisées par les chercheurs compétents et des techniques employées par les spécialistes de chaque discipline qui doivent collaborer étroitement avec l'archéologue (lequel n'est pas toujours obligé de manier la pelle s'il a des aides qualifiés) afin de trouver la solution de l'énigme que pose *a priori* chaque site.

Une exploration archéologique ressemble fort à une investigation policière, fondée sur un ensemble de présomptions. L'archéologue peut être comparé à un inspecteur de police qui, de son bureau, après avoir compulsé et dépouillé les rapports émanant des enquêteurs, des témoins et des divers services et laboratoires, réfléchit, déduit, et, par l'accumulation progressive, parfois lente, des « preuves », arrive à reconstituer logiquement une tranche de vie, une histoire temporelle, un drame ancien, à les replacer dans leur contexte, à les inclure dans une succession chronologique. Comme dans une enquête policière bien menée, aucun indice, si minime soit-il, ne doit être négligé. Un tesson de poterie, un morceau de matière carbonisée, une poussière, un débris quelconque, une fois analysé en laboratoire, peut fournir de très précieuses indications à l'archéologue qui étudie le site. Seul un faisceau touffu de « preuves » pourra permettre au chercheur de se faire une opinion valable et proche de la vérité.

En informant ainsi le public et plus spécialement tout ceux qui s'intéressent à l'archéologie, en donnant à ces derniers les éléments de connaissance qui leur manquaient, on évitera non seulement la dégradation de sites intéressants, mais aussi des conclusions trop hâtives et souvent erronées. Une information

juste, une connaissance étendue des principes de l'archéologie auront peut-être aussi le mérite de provoquer des vocations. L'archéologie mondiale manque d'archéologues qualifiés comme de techniciens spécialisés dans les travaux de laboratoire et, pour tout dire, manque de laboratoires équipés pour la recherche... Notre connaissance des civilisations et des conditions de vie des peuples du passé n'avance que fort lentement. On parle souvent dans la grande presse de telle ou telle civilisation du passé, de découvertes sensationnelles et rares — celle du tombeau de Tout Ankh Amon date de 1923 —, on parle aussi parfois des archéologues qui sont à l'origine de ces découvertes spectaculaires, mais bien rarement, pour ne pas dire jamais, de ce qu'il faut savoir pour être un archéologue, ni tout au moins des méthodes employées pour faire œuvre utile en archéologie. Notre livre vient donc à son heure et, loin d'être un ouvrage scientifique empli de formules, il veut être surtout un ouvrage de vulgarisation. Un langage simple, des formules et des termes expliqués peuvent seuls rendre attrayants des sujets qui, à première vue, paraissent ardus à comprendre et rébarbatifs. La technique archéologique suit les progrès de la technique pure et n'est bien souvent qu'une application pratique de celle-ci. Ainsi les archéologues modernes font-ils largement usage des récentes découvertes faites dans les domaines aussi divers et complexes que ceux de la biologie, de l'électronique ou de la physique nucléaire. C'est assez dire que l'éventail des techniques utilisées actuellement en archéologie est très vaste. Nous ne prétendons pas toutefois décrire ici ces techniques dans tous leurs détails, mais seulement les esquisser, chacune en rapport avec le problème à résoudre, sans toutefois entrer dans le domaine des opérations de laboratoire sinon pour en donner les principes. Car les analyses sont toujours confiées à des spécialistes qualifiés qui sont rarement des archéologues, mais des minéralogistes, chimistes, physiciens, atomistes, biologistes ou climatologues, pour ne citer que quelques-uns d'entre eux. Nous indiquerons aussi les principes du fonctionnement et de l'utilisation des appareils, sans les décrire dans leurs détails. Cet ouvrage se doit d'être, en effet, avant tout un manuel pratique et un guide de recherche « sur le terrain ».

Les méthodes et les procédés en usage depuis l'ouverture jusqu'à l'achèvement des fouilles et la publication des résultats et leur conclusions, retiendront seuls notre intérêt. Il ne s'agira évidemment pas d'opinions personnelles mais d'un choix

effectué parmi toutes celles qui furent ou sont encore émises par des spécialistes. On ne tiendra pas compte dans cet ouvrage de nos découvertes ou travaux personnels, mais on fera cas seulement de ceux qu'on aura choisis parmi tant d'autres, parce qu'ils ont paru les plus utiles au succès de notre entreprise. Donc ici, pas de nouvelles méthodes, mais seulement l'exposé de celles qui sont utilisées de nos jours avec le maximum de succès, en éliminant celles qui ont été reconnues fausses ou dépassées. Enfin, il est bien entendu que cet ouvrage ne prétend pas être définitif, mais se veut seulement une mise au point des questions...

Un site fouillé aujourd'hui à l'aide des techniques actuelles ne pourra encore nous donner que des informations approximatives. Le même site, quand il sera fouillé vingt ans plus tard et déchiffré grâce à des techniques plus avancées pourra sûrement être plus révélateur. Il est indispensable de le savoir afin de ne pas se livrer à une fouille complète du gisement en question et d'en réserver une partie pour des fouilles à venir. Un ouvrage comme celui-ci ne saurait non plus avoir la prétention d'être complet. Chaque technique n'a donc pu être qu'esquissée, et il appartiendra au lecteur qui désire se familiariser avec un aspect particulier de la recherche de se documenter auprès des organismes spécialisés afin d'acquérir dans le domaine qui l'intéresse les renseignements et enseignements nécessaires. Ce manuel comporte aussi des lacunes, comme tout autre de ce genre, puisqu'il n'est qu'un livre destiné à informer d'une façon générale. Certaines méthodes et techniques qu'il rapporte peuvent donner lieu à discussion. De même, ses « Recherches des Conclusions » pourront être contestées : elles ne sont que des indications sommaires, et les opinions sont nombreuses qui peuvent différer, selon les philosophies ou interprétations des chercheurs... En voulant faire trop bien on risque de ne jamais rien faire. Nous avons préféré réaliser un ouvrage imparfait, mais immédiatement utilisable et capable de parer au plus urgent : le manque d'information. Les lecteurs le comprendront qui voudront bien excuser l'auteur pour toutes les erreurs ou omissions qu'il aurait pu faire, eu égard à l'ampleur de sa tâche. De même on pourrait lui reprocher sa sécheresse de style : il a préféré aller directement au but, de façon à rendre la lecture et la consultation de ce manuel à la fois plus rapide et plus aisée. Il est bien évident qu'un tel travail ne saurait remplacer une expérience sur le terrain en contact avec des spécialistes ou une étude minutieuse. Son but est autre : montrer le chemin.

Voici donc quelles sont les possibilités actuelles en matière de recherches archéologiques. A la fin de ce livre, en plus de quelques appendices donnant des renseignements qui peuvent être de quelque utilité, on voudra bien trouver la signification de quelques-uns des termes les plus couramment utilisés en archéologie et une bibliographie d'ouvrages de référence.

Qu'il me soit permis de remercier ici M. Guy Rachet qui s'attacha avec compétence à la révision de cet ouvrage, ainsi que tous les amis qui m'encouragèrent et me prodiguèrent leurs conseils.

Il ne me reste plus qu'à exprimer le vœu que ce manuel, malgré ses imperfections, devienne pour l'amateur d'archéologie comme pour le spécialiste et l'étudiant, un livre qu'ils auront plaisir à compulser, et à espérer qu'il pourra servir utilement la cause de l'archéologie en incitant de nombreux étudiants à se lancer dans la passionnante recherche du passé de l'homme.

Louis FRÉDÉRIC
Paris, 1977.

PREMIÈRE PARTIE

GÉNÉRALITÉS

I

L'ARCHÉOLOGIE, DÉFINITIONS, BUTS, LIMITES

On parle souvent d'archéologie, on écrit des livres d'archéologie, on les lit, mais qu'est-ce que l'Archéologie? Étymologiquement, c'est la science de l'Antiquité (*archaios :* antique, *logos :* science), au sens où l'entendaient les historiens grecs et Josèphe dans ses *Antiquités judaïques*. Mais le véritable sens a souvent changé. Pour les Romains, ce n'était que la science de l'étude des poètes grecs. Ils appelaient plus volontiers les choses anciennes, historiques surtout, *antiquitates*. Aux siècles modernes, c'est-à-dire à partir du XVIIe siècle, l'archéologie ne concernait que l'étude des monuments de l'Antiquité classique. On ne sait, dans le grand public, où commence et où s'arrête l'archéologie. On confond souvent histoire, histoire de l'art et archéologie... Où s'arrête le domaine de l'archéologie, où commence celui de l'histoire? C'est ce que nous allons essayer de déterminer. Mais il importe avant toute chose de définir clairement notre discipline, en avouant toutefois que ce n'est guère chose aisée.

Il va falloir tout d'abord définir certains termes, les confronter de telle sorte qu'il nous soit par la suite possible de comprendre leurs différences. D'abord l'histoire : c'est, en bref, la science du passé, récent ou ancien. Ce passé, comme notre présent, est multiple : il est géologique, botanique, zoologique, littéraire, artistique, politique, social, juridique, etc. Il embrasse un grand nombre de sujets, mais ces derniers sont alors vus sous deux aspects différents : ils ont disparu, ne laissant que des traces, ou bien ils se continuent. L'histoire de ces derniers sera donc l'histoire de leurs développements, de leur continuation dans le temps. L'archéologie, elle, ne s'intéressera qu'à la partie de l'histoire qui a disparu. Elle en cherchera les traces, les observera et en tirera des déductions.

Ces traces sont souvent artistiques, monumentales. L'histoire de l'art intervient alors. Mais cette dernière ne s'intéressera qu'à l'évolution morphologique stylistique, au contenu esthétique de l'œuvre d'art, à la découverte de la psychologie de la pensée de l'architecte ou de l'artiste, aux influences qui ont déterminé telle ou telle forme, alors que l'archéologie tiendra ces objets pour témoins de l'activité humaine, d'une civilisation, d'une pensée sociale, les étudiera, non seulement parce qu'ils sont des œuvres d'art mais surtout parce qu'ils sont des documents. Un simple outil aura quelquefois plus de valeur pour un archéologue qu'une merveilleuse statue, parce qu'il lui apprendra peut-être plus de choses sur l'homme qui s'en servit que le chef-d'œuvre achevé... Quant à la critique d'art, dont le rôle est de dégager l'œuvre ou l'artiste contemporain de la foule et de les signaler, de les expliquer, elle ne peut être confondue avec l'histoire de l'art. Cette dernière, d'ailleurs, est dans une certaine mesure dépendante de l'archéologie, car il est nécessaire de découvrir avant d'étudier. Et la découverte appartient à l'archéologie... L'histoire littéraire a pour mission d'étudier ce que le génie humain a produit de meilleur dans le domaine de l'écriture. Elle analyse les œuvres, les relie entre elles, leur découvre des filiations, étudie l'influence qu'ont pu avoir la vie et la personnalité de l'auteur sur ses créations. L'archéologue, lui, ne verra dans les textes que des sources de documentation lui permettant de baser ou d'étayer ses recherches. Le style de l'œuvre le concerne moins. Seuls les faits, les dates, les inscriptions l'intéressent. L'épigraphiste, outre son rôle de traducteur, s'attachera plus particulièrement aux formes des signes, de façon à en déduire des provenances, des influences, des styles caractéristiques d'époques ou de lieux. Ses traductions seront utilisées par l'archéologue non pour la beauté de leur style mais comme documents pour ses études. A ce même titre, l'intéresseront les histoires géologiques, zoologiques et autres.

L'archéologie fait donc partie de l'histoire. Elle est une discipline historique. Mais elle se dégage cependant de l'histoire par les buts qu'elle se propose et ses méthodes de recherches. Définir l'archéologie en un mot est impossible, car elle est avant tout une synthèse. Son but principal peut se résumer en posant la question : « Comment vivaient, que pensaient nos ancêtres? » En d'autres termes, c'est la science qui se propose d'étudier tous documents, de quelque nature qu'ils soient, pouvant apporter quelque lumière sur le passé de l'homme. Étude humaine essentiellement, l'archéologie n'est

pas la « science des vieilles pierres », car, si elle étudie celles-ci, c'est surtout pour y trouver une présence humaine.

Surpris un soir par une question que me posait à brûle-pourpoint un jeune cinéaste épris d'avant-garde et qui me demandait pourquoi je faisais de l'archéologie, je ne sus que lui répondre : « Parce que j'aime cela. » Il eût été trop long d'essayer de définir les raisons de cette passion. Et, d'ailleurs, il n'eût pas compris. Connaître l'homme qui nous précéda, comprendre ses gestes, pénétrer sa pensée, savoir pourquoi il vivait de telle façon, comment il concevait sa vie avant et après la mort, cela ne nous permet-il pas de nous connaître nous-mêmes, et nos semblables? Comprendre les raisons d'être et le développement d'une pensée, n'est-ce pas pénétrer un peu plus profondément dans la nôtre?... Faisons preuve d'un peu d'humilité : l'homme est apparu sur terre il y a plus d'un million d'années, or il n'y a pas plus de dix mille ans qu'il a accédé à ce que l'on a coutume d'appeler la Civilisation. Quatre-vingt-dix-neuf pour cent de sa vie n'ont été qu'un long développement. Que sommes-nous donc? Encore des hommes préhistoriques sans aucun doute, qui n'avons fait que nous dégager à peine de la nuit, qui pouvons encore espérer un long, très long développement. Or ce sont ces quelque quatre-vingt-dix-neuf pour cent de la vie humaine (et si l'on veut bien réfléchir à l'étroitesse du dernier barreau de cette échelle humaine, on le sent se rétrécir de plus en plus) qui ont conditionné notre présence, notre pensée, en un mot notre civilisation. On peut donc déduire de l'homme du passé celui que nous sommes. Et je pourrais répondre à mon jeune cinéaste : « Si j'aime l'archéologie, c'est parce que rien de ce qui est humain ne m'est indifférent et que le plus grand sujet d'études (comme d'infinis étonnements d'ailleurs) reste pour moi celui de l'être humain. »

L'archéologie, c'est la science de l'humanité disparue. Science aussi complexe, aussi diverse que peut l'être l'homme lui-même. Quelles sont alors les limites, non pas de sujet, mais dans le temps, de l'archéologie? Certains ont préconisé de restreindre l'archéologie à l'étude des peuples sans écriture. D'autres, voulant faire une distinction chronologique entre histoire et archéologie, ont proposé de faire s'arrêter cette dernière à la Renaissance, ou encore à d'autres dates, arbitraires bien entendu, parce qu'ils ne faisaient pas la distinction de sujet. En réalité, l'archéologie s'arrête hier. Elle ne peut avoir de date limite tant qu'il y aura un Aujourd'hui et un Demain. L'étude de la vie d'un village de la Grèce au

temps de Périclès est aussi importante pour la compréhension de l'évolution de l'humanité que celle d'un souverain de la Chine des T'ang ou que celle d'un mineur du Pays de Galles en 1920. Tous les jours naissent et disparaissent des hommes, tous les jours naissent et disparaissent des façons de vivre, des us et des coutumes, des pensées, des lois, des œuvres d'art, des objets d'utilité courante, des formes, et tombent dans l'oubli des langages, des religions... Tous les jours apparaissent de nouvelles choses qui remplacent ou continuent les anciennes, héritières de ces dernières qui d'aujourd'hui deviendront d'hier. Et le domaine de l'archéologie est justement cet *hier* indéfinissable. On ne peut donc raisonnablement faire de distinction, assigner des limites tendant à séparer l'histoire de l'archéologie : elles ne se succèdent pas, elles suivent des chemins parallèles, elles sont sœurs. Mais si l'une est brune, l'autre est blonde... Bien entendu, comme l'histoire, l'archéologie ne peut être étudiée en bloc. Il faudra la diviser, dans le temps comme dans l'espace. Mais on doit se rappeler que ces divisions, indispensables pour l'étude, ne sont qu'arbitraires : l'homme ne peut être séparé de l'homme, quelles que soient sa couleur, sa pensée ou l'époque à laquelle il vit. Les divisions « verticales » sont nombreuses. *Grosso modo*, on distingue :

• *L'archéologie préhistorique*, qui débute à l'aube de l'humanité et s'arrête à l'apparition d'un outillage métallique;

• *L'archéologie proto-historique*, transition que l'on a du mal à définir, mais qui pourrait concerner toutes les civilisations utilisant des outils de métal sans connaître l'écriture;

• *L'archéologie historique*, laquelle concerne les civilisations dotées d'une écriture, et qui se subdivise en :

Archéologie classique, grecque, romaine ou égyptienne,

Archéologie biblique,

Archéologies continentale, européenne, asiatique, américaine, océanienne, arctique, africaine, dont les subdivisions seront à la fois géographiques et historiques, chacune d'elles formant une branche d'études bien déterminée, mais non séparée des autres;

• *L'archéologie contemporaine* qui est, pour reprendre le terme que lui applique André Varagnac « l'archéocivilisation », c'est-à-dire l'étude des survivances anciennes dans notre monde moderne. Certains auteurs utilisent aussi des néologismes pour désigner des recherches archéologiques particulières appartenant à l'un des groupes ci-dessus. Je ne

citerai pour mémoire que celui d' « archéologie anhistorique » créé il y a peu de temps par des archéologues (Espagnols, p. ex.) spécialisés dans la recherche et l'étude des structures souterraines.

Quant aux divisions géographiques elles sont innombrables : elles peuvent se référer à la surface d'une nation actuelle, à celle occupée autrefois par une nation disparue, par un groupe ethnique ou encore, si l'on s'en tient aux grandes lignes, aux grands courants de civilisation. On parlera de l'archéologie indienne (Inde et Sud-Est asiatique), de celle de la Chine (y compris Japon et Corée), de l'archéologie américaine (Incas, Mayas, Aztèques et Indiens de l'Amérique du Nord), de l'archéologie du monde chrétien, de celle du Moyen Age européen, de celle de l'Iran ou bien du village de Pérouges...

Ces divisions, consacrées par la géographie et les données politiques de l'histoire sont bien souvent, hélas! la cause d'erreurs de jugement comme d'interprétation. On étudie l'archéologie de la Chine, celles de l'Europe, de l'Inde, de l'Amérique, comme des entités distinctes, que l'histoire politique a longtemps fait accréditer comme réelles. En réalité, ces archéologies particularistes ne s'opposent pas entre elles, ne sont jamais cloisonnées. Elles mériteraient, afin d'arriver à une meilleure compréhension, de voir plus souvent des synthèses les reliant entre elles, les coordonnant. Mais cela représente un travail d'équipe.

Chacune des divisions géographiques, quelles qu'elles soient, localisées ou synthétiques, se subdivisera alors à son tour, verticalement, en périodes historiques ou bien, à défaut d'histoire, en périodes relatives les unes aux autres dans le temps et définies par des noms ou des numéros, le premier de ceux-ci étant évidemment réservé à la période relativement la plus ancienne. Mais, à part ces divisions chronologiques, qui varient selon les régions étudiées (et selon l'archéologue aussi, il faut bien le dire), il en est d'autres de détail. C'est ainsi que, pour donner un exemple concernant la période Hakuhô de l'époque dite de Nara au Japon (645-710), l'archéologie matérielle s'occupera de l'organisation de l'espace pendant cette époque, de la surface réservée à la culture du riz, aux autres plantations, aux forêts, aux emplacements des villes et des villages, des industries et de leur répartition, des organisations de métiers, pêcheurs, paysans, artisans, potiers, des méthodes de culture, etc. L'archéologie monumentale s'intéressera plus particulièrement aux monuments (pagodes, palais,

temples, maisons, statues), l'archéologie religieuse aux édifices religieux et aux objets rituels ainsi qu'aux écritures sacrées de l'époque, l'épigraphie aux textes gravés ou écrits, à leur traduction comme aux études de forme et de syntaxe, l'héraldique aux armoiries des familles nobles, la numismatique aux monnaies comme aux systèmes commerciaux, la toponymie étudiera l'origine des noms des lieux, l'histoire de l'art, l'évolution des styles, etc. L'ensemble des réponses à toutes les questions que peuvent se poser les chercheurs qui étudient cette période, synthétisé, constituera l'archéologie de la période Hakuhô. On voit que la tâche est rude et peut être longue. L'archéologie de cette période ne sera cependant qu'une partie de l'archéologie du Japon, laquelle, à son tour, ne sera qu'une partie des connaissances archéologiques nécessaires à la compréhension d'un ensemble de civilisations apparentées faisant partie de l'histoire générale des civilisations.

Sur le plan pratique, il existe plusieurs sortes d'archéologies. La plus connue, celle dont on parle, la plus « active » au sens propre du mot, est l'archéologie sur le terrain. Là, sur place, les hommes de l'art cherchent, fouillent, dégagent scientifiquement, accumulent les témoins. Plus tard, ces savants, dans le silence de leur bureau, après avoir pesé, ordonné toutes les conclusions des analyses et des études de laboratoires, en tireront des éléments qui leur serviront de preuves et d'arguments pour reconstituer la vie des hommes de l'époque étudiée.

Celle dont on parle le moins, c'est celle que j'appellerais l'archéologie de cabinet. Ici l'archéologue est surtout et d'abord un homme de science : il collationne, analyse, déduit, synthétise... C'est de la coordination de toutes les recherches effectuées sur le terrain puis en laboratoire qu'il pourra tirer les enseignements relatifs au sujet qui le préoccupe. L'archéologue n'est pas un travailleur solitaire. S'il pouvait se permettre de l'être au XVIIIe siècle, alors que la technique archéologique était encore rudimentaire, il ne peut plus maintenant faire cavalier seul. Il a besoin d'une pléiade d'informateurs et de techniciens spécialisés, tant pour la recherche que pour l'étude du terrain, les analyses et la documentation finales. Il a besoin aussi de posséder des connaissances générales extrêmement étendues, de façon à être capable de coordonner les opinions des spécialistes...

Enfin il est une autre archéologie dont il faut aussi parler et qui n'a, hélas! rien de scientifique. Je veux parler de

l'archéologie clandestine. Trop d'amateurs, et surtout d'amateurs intéressés, exécutent des fouilles pour leur propre compte. Si quelques-uns d'entre eux fouillent clandestinement, c'est-à-dire sans autorisation officielle, afin de satisfaire leur passion et de trouver une réponse aux questions qu'ils se posent, se piquant de faire œuvre scientifique (et certains d'entre eux en ont les capacités), les autres ne font de l'archéologie que dans un but lucratif. Loin de chercher des témoins, des documents, ils sont à la recherche, à la poursuite de l'Objet. Celui-ci seul les intéresse qui pourra être revendu à bon compte aux antiquaires ou aux collectionneurs. Non seulement ainsi, chaque année, des milliers de témoins sont perdus (car un objet isolé de son contexte est un objet mort, identifiable certes, mais inutilisable comme témoin), mais un nombre encore plus grand d'évidences est anéanti. Fouilles bouleversées, apports d'éléments étrangers, bris occasionnels font que toute recherche scientifique ultérieure est sabotée : le site devient inintelligible. En Italie, les fouilleurs clandestins sont organisés en gangs fort bien outillés, car la vente des antiquités rapporte. Les « tombaroli » de l'Étrurie ont un vernis scientifique qui les rend d'autant plus redoutables : les statistiques montrent que quatre-vingts pour cent des objets trouvés le sont par des clandestins. Leur travail, en quelques années, a provoqué plus de destructions irrémédiables que deux mille années d'intempéries, d'invasions, de pillages et de guerres... Une des premières tâches de l'archéologie est donc de combattre cette lèpre. Mais comment? La réponse, hélas! n'appartient pas aux archéologues, mais aux pouvoirs publics...

Pour revenir à notre sujet, qui est plus précisément de trouver la réponse à la question posée au début de ce chapitre : « qu'est-ce que l'archéologie? » nous ne pourrions mieux faire que transcrire une phrase clé due à la sagesse aussi bien qu'à l'expérience de l'un de nos plus éminents archéologues, Sir Mortimer Wheeler : « Ce ne sont pas des objets que l'archéologue doit exhumer, mais des êtres humains. »

2

BRÈVE HISTOIRE DE L'ARCHÉOLOGIE

L'archéologie, comme toute discipline scientifique, a évolué. Elle a donc une histoire, sinon une archéologie. Car ici on ne traitera que de l'évolution de la pensée, que des travaux des hommes qui ont réalisé un pas en avant dans la progression de ces pensées, que de techniques enfin, qui elles aussi ont été élaborées par des hommes. Juste retour des choses : regardons l'archéologie avec des yeux d'historiens.

Tout aussi bien pourrait-on dire que l'archéologie est faite de noms. Depuis la plus haute Antiquité en effet l'homme a eu tendance à tourner les yeux vers son passé, ne serait-ce que pour y trouver des modèles, pour se rassurer sur son futur, pour y trouver des bases solides sur lesquelles fonder ses pensées ou ses entreprises...

L'ère des antiquaires

Homère (IXe siècle av. J.-C.), l'immortel chantre des dieux, s'occupait aussi des hommes. Aîné véritable des archéologues, il est lu et relu par ceux-ci qui y puisent encore des enseignements. A ce titre, la Bible reste, pour tous ceux qui s'intéressent au passé du Moyen-Orient, le livre historique par excellence. Thucydide (470-401) nous décrit d'une manière si précise marine, architecture et objets de son temps qu'on peut être honoré de le compter parmi nos ancêtres dans la discipline. Hérodote, surtout voyageur, vaut cependant d'être cité, quoique ses récits soient entachés de beaucoup d'invraisemblances. Aristote (384-322) — a quoi n'a-t-il pas touché qui était connu alors? — nous fournit les bases d'une classification méthodique. Pausanias, le plus jeune des « vieux

Grecs », dans sa *Description de la Grèce* nous donne des informations extrêmement précises sur les monuments et la peinture grecs existant encore au IIe siècle de notre ère. Xénophon (429-355 av. J.-C.) avec son *Anabase,* Strabon dans sa *Géographie* font, sinon œuvre réelle d'archéologues, celle d'informateurs sérieux.

Les Latins eux aussi eurent souci de se pencher sur le passé. Vitruve fait dans son traité *De l'architecture* de nombreuses références aux œuvres classiques, ainsi que Pline l'Ancien (27-79) dans son *Histoire naturelle,* tandis que Cicéron (*Brutus*) et Hadrien se contentent d'être de grands admirateurs de l'Antiquité grecque...

Le Moyen Age, cependant que soupçonneux à l'égard des monuments et choses du passé « païen », se montre quand même curieux de la culture latine. Au Xe siècle, Héraclius écrit *De coloribus et artibus Romanorum.* Deux siècles plus tard, l'intérêt pour Rome et sa civilisation est ravivé par la *Schedula diversarum artium* de Théophile et les *Mirabilia urbis Romae.* Ce seront les Italiens qui, les premiers, essaieront de considérer la science de l'Antiquité à sa juste valeur. Cola de Rienzo (1310-1354), auteur des *Antiquités de Rome,* n'a-t-il pas rêvé d'unifier les communes italiennes en prenant pour base théorique l'Antiquité romaine? Presque en même temps, un Florentin, Filippo Villani, recherche les origines de sa cité : *Liber de origine civitatis Florentiae.* Puis Lorenzo Ghiberti (1380-1455), le sculpteur des portes Nord et Est du baptistère de Florence, écrit ses *Commentarii* sur l'art ancien, tandis qu'un marchand, Cyriaque d'Ancône (1391-1452), grand voyageur, rapporte de ses périples en mer Méditerranée des notes nombreuses, des dessins et des copies de textes anciens. Ce trésor fut malheureusement détruit en 1514 dans l'incendie de la bibliothèque des Sforza à Pesaro. Marco Polo, un autre marchand, nous livrera ses notes qui, bien que non archéologiques, seront parfois précieuses. Léonard de Vinci, cet esprit universel, s'interroge sur les fossiles, de même que Bernard Palissy qui s'en inspire pour ses céramiques et Geissner qui, en 1565, écrit sur *Les jeux de la Nature.* Le début du XVIe siècle voit avec Giorgio Vasari (1511-1574) l'avènement biographique, répertoire inépuisable concernant la vie des artistes de son époque. Ce XVIe siècle consacré à l'humanisme, ne dédaigne cependant pas l'art. Le Hollandais Gruter (1560-1627) fait imprimer ses recherches épigraphiques *Inscriptiones antiquae totius orbis Romani* en 1603, Nicolas Claude de Fabri, seigneur de Peiresc, conseiller au Parlement d'Aix,

outre qu'il fit importer en Europe les chats angoras (d'Ankara), entretient avec ses agents de Smyrne une volumineuse correspondance qui montre sa curiosité inlassable pour les « affaires antiques ». Le siècle suivant devient curieux de l'étranger et du passé. Les descriptions des pays lointains, de leurs mœurs, de leurs coutumes, de leurs monuments, semblent passionner les beaux esprits. A Athènes, les pères jésuites et capucins font le plan de la cité, le marquis de Nointel, envoyé en 1670 comme ambassadeur auprès de la Sublime Porte, collectionneur averti, fait dessiner par les artistes de sa suite les sculptures du Parthénon en 1674. Heureuse initiative : en 1687 Morosini bombarde l'Acropole et, en 1688, démolit le fronton ouest du Temple... Jacques Spon (1647-1685), un médecin lyonnais, fait de l'archéologie en amateur. Il écrit, comme pour excuser sa passion : « Les antiquités ne sont que mes jeux de cartes. » Il publie cependant des ouvrages : *Voyages d'Italie, de Dalmatie, de Grèce et du Levant* puis *Miscellanea eruditae antiquitatis* où, pour la première fois, quelqu'un essaie de classer les antiquités d'une façon logique. L'antiquaire du roi Louis XIV, Paul Lucas (1664-1737), voyage dans le Moyen-Orient afin de rapporter des objets, monnaies et copies d'inscriptions anciennes, tandis que le père Bernard de Montfaucon (1655-1741) réalise un travail de bénédictin en composant son *Antiquité expliquée et représentée en figures,* œuvre en quinze volumes publiée en 1719. Jussieu en 1623 s'intéresse aux fossiles et Laffitteau essaie de les classifier. En 1636 Bœtius de Bootes qui étudie des silex taillés dénie qu'ils soient des « pierres de foudre » ni qu'ils puissent, selon l'idée du médecin du pape Mercati, être attribués à l'industrie humaine, et affirme qu'ils ne sont que du fer transformé en pierre, ce qui provoque une polémique ardente.

Ce sera au XVIIIe siècle que la passion des antiquités commencera d'intéresser le public. Les publications, les théories vont bon train, désordonnées, fécondes en erreurs, mais toutes inspirées par un but louable, tendant à prouver que l'art des anciens avait atteint les sommets artistiques et que ce que l'on pourrait faire de mieux était d'imiter les chefs-d'œuvre de l'Antiquité. Tous les pays d'Europe se mettent successivement de la partie, et c'est à qui décrira, puis, au siècle suivant qui fut celui des pilleurs, à qui ramènera pour ses musées les plus belles pièces.

Siècle de rapines, certes, que ce XIXe siècle, mais qui permit cependant, grâce à l'intérêt que portaient aux vieilles pierres

nombre de personnes, de jeter quelques lueurs sur ce passé dont, il faut bien le dire, on connaissait peu de chose hors ce qu'en disaient la Bible et les auteurs classiques grecs et romains. Le goût des voyages aussi s'accentue et, grâce aux nouvelles relations diplomatiques nouées avec de lointains pays, la connaissance du monde s'enrichit. Paraissent alors de nombreux récits de voyages, encore émerveillés, pleins d'étonnements, mais aussi témoignant d'un vif désir de connaissance. Les diplomates, les marchands se font accompagner d'artistes chargés de dessiner pour eux monuments, œuvres d'art, inscriptions et costumes. Ces voyageurs rapportent des médailles, des monnaies, comme cet abbé Barthélemy, spécialiste des langues anciennes (1716-1795), qui acquit en Italie des collections d'antiquités pour le Cabinet des Médailles de Paris et écrivit le célèbre *Voyage du jeune Anacharsis* ou encore le comte de Choiseul-Gouffier (1752-1817), diplomate qui fut le premier à fouiller le site de la ville de Troie et fit don au musée du Louvre de ses collections. Il raconte ses campagnes d' « antiquaire » dans son *Voyage pittoresque en Grèce*. Les publications se multiplient. Stuart et Revett publient entre 1762 et 1816 *Antiquities of Athens* en deux volumes; Chandler ses *Antiquities of Ionia* en 1769, Wood *The ruins of Palmyra* (1753) et *The ruins of Balbec* quatre ans plus tard.

A Londres se forme en 1733 une « Society of the dilettanti » pour le développement de l'archéologie, la première du genre. En Italie on assiste au début des fouilles de Pompéi et d'Herculanum. Emmanuel de Lorraine, prince d'Elbeuf, en 1719, puis Charles III de Bourbon, roi de Naples, font creuser des galeries dans le tuf qui recouvre les cités afin d'atteindre et de récupérer des œuvres d'art. Apparaissent alors des hommes doués d'un esprit quelque peu scientifique qui se donnent pour tâche d'essayer de mettre un peu d'ordre dans ce fatras. Seroux d'Agincourt, fermier général, se fixe à Rome en 1799, fait des fouilles et publie sa remarquable *Histoire de l'Art par les monuments depuis le IVe siècle jusqu'au XVIe siècle*. Le comte de Caylus (1692-1765), diplomate à Constantinople et critique d'art qui, lui aussi, visite Troie, envoie de nombreux mémoires à l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres et publie un *Recueil d'antiquités égyptiennes, étrusques, grecques et gauloises*. Presque en même temps, en 1737, Giovanni Bottari décrit les *Sculture et pitture sacre, estratte da i cimeteri di Roma*. Ennio Quirino Visconti (1751-1818) publie à Paris son *Iconographie ancienne* puis Johann Joachim Winckelmann

(1717-1768), bibliothécaire du Vatican, écrit une *Geschichte der Kunst des Altertums,* une *Histoire de l'Art chez les Romains* et publie en 1762 des *Lettres sur les antiquités d'Herculanum,* chaleureusement applaudis par Goethe. Ses nombreux ouvrages et sa passion de collectionneur d'objets antiques (notamment de monnaies) ainsi que les méthodes de classement des objets qu'il décrit dans ses livres lui ont valu le titre de « père de l'archéologie ». On le voit, jusque très tard on confond souvent archéologie avec histoire de l'art.

L'archéologie fait école

Le terme d'archéologie n'est pas encore très bien défini. Encore à la fin du XIXe siècle, Littré n'aura accepté dans son dictionnaire que la définition d'*antiquaire :* « Ceux qui se livrent à l'étude de l'Antiquité, amateurs d'art antique... » Enfin au début du XIXe siècle, Luigi Lanzi, conservateur du musée des Offices à Florence, commence à s'occuper d'étruscologie, suivi de Gerhard (1795-1867). D'Athènes, le consul Fauvel fait cadeau au Louvre de quelques métopes pris au Parthénon. A l'époque cela n'était pas considéré comme un vol, mais comme un « *apport à la Science* » ; il est certain que quelques œuvres, grâce à ces « emprunts scientifiques » purent être sauvées de la destruction, mais, hélas ! beaucoup de monuments en demeurèrent défigurés. La Grèce attire beaucoup. Von Stackelberg fouille à Phigalie (1811-1812). Lord Elgin *elginise* l'Acropole d'Athènes au profit du British Museum en 1816. Mais une des premières véritables expéditions à but scientifique réel fut celle qui accompagna Napoléon en Égypte et permit à François Champollion en 1799 de découvrir la fameuse pierre de Rosette qui ne devait être déchiffrée que le 14 septembre 1822... Tous les beaux esprits du temps se préoccupent ou se piquent d'archéologie. Déjà en Russie, V. N. Tatishev avait rédigé en 1739 des *Instructions pour les fouilles* et Lomonosov en 1763, ayant fouillé des tombeaux scythes, écrit une *Histoire de la Russie ancienne,* ornée des premières cartes archéologiques. Quand on n'annexe pas les œuvres d'art, on les achète. En 1821, Rivière, ambassadeur de France à Constantinople, fait acheter par le vicomte de Marcellus la Vénus de Milo. Des écoles archéologiques se créent : en 1846, fondation de l'École Française d'Athènes ; en 1829 à Rome, la Société allemande des Hyperboréens se transforme en Institut de Correspondance

archéologique, dans le même temps qu'une mission française étudie les temples d'Olympie et publie son rapport intitulé *Expédition scientifique de Morée.* Dès lors le goût pour l'Antiquité, non seulement gréco-latine mais aussi orientale et égyptienne se répand. On ne compte plus les publications. Chacun veut faire œuvre personnelle, découvrir à tout prix quelque chose, souvent au mépris de la plus simple honnêteté scientifique. Les campagnes de fouilles, qualifiées d' « expéditions » (à cette époque cela était vrai !) se succèdent, et les noms des découvreurs ont la faveur de la première page des revues. Chacun travaille pour son compte ou pour celui de son pays, souvent n'hésitant pas à « pirater » le voisin. L'archéologie au XIXe siècle, c'est l'aventure, la gloire parfois. On mêle recherches scientifiques avec concurrence internationale et espionnage. Les gouvernements se font une petite guerre pour avoir le privilège d'une découverte sensationnelle. Avec le recul, cela nous semble jeux d'enfants. Et pourtant c'étaient des messieurs fort sérieux, en redingote, de « doctes savants » qui agissaient ainsi. Cette frénésie scientifique qui fait du moindre voyageur un « honnête homme saisi par la débauche » sert tout de même la véritable archéologie. Les succès jalonnent les années : après Burckhard qui découvre Pétra en 1812, Richard Lepsius en 1843-1845 explore la Nubie et l'Égypte, Charles Texier (1802-1871) dessine les monuments hittites et du Proche-Orient (1833-1840), Flandin et Coste ceux d'Iran, tandis que Botta, consul de France à Ninive, puis Victor Place fouillent l'Assyrie, Ninive, Khorsabad en 1840, concurrencés par Layard. On fouille en Algérie peu après la conquête (1830), on commence aussi à étudier les sites d'Europe Centrale et de Russie. Prosper Mérimée (1803-1870) publie des rapports d'inspection capitaux pour la reconnaissance et la conservation des monuments historiques de la France. Arcisse de Caumont fonde l'École française d'archéologie et publie en 1850 son *Abécédaire ou rudiments d'Archéologie* qui restera longtemps un véritable bréviaire. Le comte Uvarov (1824-1884) fonde la Société archéologique de Moscou, Zabolin crée le musée d'Histoire moscovite. Le colonel Stoffel, sous Napoléon III, découvre les camps romains de Jules César, Meadows Taylor explore l'Inde et décrit quelques sites mégalithiques, Canon Greenwell publie ses *British Barrows,* de Voguë examine la Syrie et la Palestine, puis en 1860 Ernest Renan fouille, et publie *Mission de Phénicie.* On trouve Perrot en Galatie, Heuzey en Macédoine, Schliemann

fait de retentissantes découvertes à Troie, Mycènes et Tyrinthe à partir de 1870. En 1874, les peintures d'Altamira sont mises au jour. Les Allemands fouillent à Olympie et à Pergame, les Français à Delos, dans l'Égée, à Delphes, à Suse (Dieulafoy, 1884), les Anglais à Naucratis, les Autrichiens à Éphèse... Les Américains veulent avoir eux aussi leur part du gâteau et creusent à Corinthe. Furtwängler publie en 1893 ses *Chefs-d'œuvre de la plastique grecque.* En 1888, Gorodsov est salué en Russie comme le plus grand archéologue. La fin du XIXe siècle enfin voit se continuer les fouilles de Troie et la découverte des cités minoennes de Crète par Sir Arthur Evans. Recherches échevelées que celles de ce siècle excentrique et que des ouvrages fondamentaux vont quelque peu stopper. En 1901, Strzygovski publie à Leipzig sa fameuse question : *Orient oder Rom?* puis à Delphes Replat « anastylose » le trésor des Athéniens, et Sir Flinders Petrie publie ses *Methods and aims in archeology* en 1904. D'autres essais d'interprétation scientifique suivent : ceux du docteur van Giffen et du docteur Gerhard Bersu notamment. On commence à comprendre l'archéologie, et à la considérer, non plus comme un passe-temps, mais comme une véritable science qui possède ses propres disciplines. Le XXe siècle va assister au véritable développement de cette science qui, malgré son côté aride, continuera à passionner le public, demeuré sensible au romantisme du passé...

La préhistoire, science française

La science de la préhistoire avait débuté vers 1830 alors que l'opinion se préoccupait beaucoup des origines de l'homme. Boucher de Perthes, trouvant des silex taillés et des restes humains dans les falaises d'Abbeville, associe ceux-ci et utilise pour la première fois dans ses déductions une méthode stratigraphique. Déjà en 1826, Tournal et Christie avaient dans le Languedoc souligné l'association d'ossements humains à ceux d'animaux disparus. Lorsque Boucher de Perthes publie en 1847 *Antiquités celtiques et antédiluviennes* qui est fort attaqué, il fait école. Thomsen au Danemark, puis le docteur Rigollot à Saint-Acheul, les Portugais à Mouge, les Anglais Sir J. Prestwich, Lyell et Gaudry en France, Keller en Suisse (découverte des Palafittes), Lartet et Christie aux Eyzies essaient de découvrir l'homme fossile et d'établir des chronologies. Au XXe siècle, la paléontologie de l'homme, la préhistoire, acquerra ses lettres de noblesse avec une pléiade

de préhistoriens; elle entre au Collège de France avec l'abbé Breuil (1934 : *Découvertes paléolithiques en France*), Lantier (*Un siècle d'archéologie préhistorique*) et le père Teilhard de Chardin qui, en Chine, participe à la découverte de l'homme de Zhougudian avec Andersson, Black, Pei Wenzhong et le R. P. Licent. L'archéologie continue cependant de progresser. En 1923, Lord Carter et Carnavon découvrent le tombeau de Tout-Ankh-Amon, puis en Inde Sir John Marshall et MacKay révèlent les cités ensevelies de Mohenjo-Daro et Harappa. André Parrot découvre à son tour une ville totalement inconnue : Mâri, aux confins de la Syrie et de l'Irak.. On récupère, on anastylose, on reconstruit, on publie : *Manuel d'archéologie orientale* (G. Contenau), *Manuel d'archéologie égyptienne* (Jéquier, Vandier), *Manuel d'archéologie biblique* (Barrois), *Manuel d'archéologie romaine* (Cagnat et Chapot)... Les œuvres d'historiens d'art et d'archéologues réputés pénètrent le public et ont une grande diffusion. Les noms de Grousset, Foucher (*L'Art gréco-bouddhique*), de Charles Diehl (*Manuel d'art byzantin*), de Migeon, de Marçais (*Manuel d'art musulman*), de Déchelette (*Manuel d'Archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine*), de Verrier, Lavedan, Balanos (*Les Monuments de l'Acropole, relèvement et restauration, 1938*), de Charles Picard, de Salomon Reinach et de tant d'autres encore restent dans notre mémoire. On suit avec passion les travaux de fouilles et de reconstruction (stoa d'Attale par l'école américaine, tholos de Delphes...). La Russie nouvelle précipite le mouvement. En 1919, Lénine crée le G.A.I.M.K., Académie pour l'histoire de la culture matérielle qui devient en 1937 l'Institut (I.I.M.K.). Des polémiques ardentes, politico-archéologiques, s'élèvent entre les savants, partisans de l'évolutionnisme et autres. Golomshtok publie *L'âge de la pierre ancienne en Russie soviétique*. Après la guerre mondiale de 1939-1945, l'archéologie se discipline, tend à la spécialisation de plus en plus poussée. De si nombreux ouvrages paraissent qu'il serait vain de les vouloir tous énumérer ici. En Russie, Artsikhovsky fait paraître *Les Fondements de l'archéologie* et en 1955 Mongait un ouvrage longtemps attendu : *Archéologie en U.R.S.S.*

Toutes les nations organisent des services archéologiques, publient des lois pour la protection des sites et des monuments... L'archéologie est devenue une Science.

Nous n'avons pu évidemment citer, au cours de cette brève histoire des découvertes archéologiques et de l'avancement de cette science, tous les noms qui auraient mérité de l'être, tels

ceux de Sir John Lubbock, de Quatrefages, d'Adrien et Gabriel de Mortillet, de Montelius, du docteur Capitan, de Salomon Reinach, du chanoine Étienne Drioton, entre autres et de tous les spécialistes qui, par leurs travaux, ont permis de mieux connaître ce que pouvait être l'homme du passé et de le faire revivre. Il faudrait, pour leur rendre l'hommage qui convient, consacrer un ouvrage à leur vie, à leurs épreuves, à leurs déceptions comme à leurs joies...

3

DISCIPLINES ET SCIENCES AUXILIAIRES DE L'ARCHÉOLOGIE

Le problème est simple en apparence : l'archéologie sert à l'histoire et est servie par une multitude d'autres sciences. En réalité, l'histoire est aussi nécessaire à l'archéologie que cette dernière l'est à l'histoire. Art autrefois, l'archéologie devenue science adopte la méthodologie des sciences naturelles. Les sciences qui aident l'archéologie peuvent être classées en trois groupes : historique, technique, artistique. Examinons celles-ci et voyons comment elles peuvent être d'un grand secours à l'archéologue.

Les sciences historiques

• *La paléographie* ou science des anciens textes sur actes, parchemins ou manuscrits, permet de déchiffrer ces textes de façon que l'archéologue puisse y puiser des renseignements, des dates et établir certaines corrélations ou parallèles entre des faits et des témoins de ces faits. Elle permet aussi d'étudier les modifications apportées par le temps et les hommes aux formes de l'écriture manuscrite.

• *L'épigraphie* ou science des inscriptions antiques sur pierres, métaux et objets donne la possibilité à l'archéologue de comprendre la raison d'être d'une œuvre (nom de l'auteur, titre donné, dédicace, date, souvenir, ex-voto, etc.) et très souvent de placer celle-ci dans un contexte géographique ou chronologique donné. Elle permet de déduire de certaines inscriptions des rites, des us, des coutumes, des lois, des pensées qui permettent de situer un être humain ou une caste, une société ou une religion, et parfois de les définir. En outre, l'épigraphie donne à certains chercheurs la possibilité de découvrir les secrets d'un langage, ceux d'une écriture, en effectuant des comparaisons. L'étude des caractères utilisés

peut mener l'homme de science à placer dans une série chronologique l'écriture considérée et, partant, l'objet auquel elle se rapporte. Son rôle est l'un des plus importants qui soient pour l'archéologie.

• *La toponymie* ou science des noms de lieux, ouvre parfois à l'archéologue des horizons nouveaux dans sa recherche par la remontée à l'origine même des noms des lieux. La transformation de ceux-ci est en effet un sûr indice quant aux peuples ou aux conquérants successifs qui se sont établis sur place. L'origine de ces noms peut aussi indiquer un établissement disparu (puits, thermes, villa, monastère, forêt, pierre levée, château...). Elle est surtout utile lors de la recherche d'un site.

• *L'onomastique* recherche de même l'origine des noms de personnes. Ceux-ci peuvent fournir à l'archéologie des données précises concernant l'ascendance et l'origine probables d'une famille ou d'une dynastie et, par là, l'explication de certains faits particuliers.

• *La numismatique* ou science des monnaies, négligeant la valeur d'échange de celles-ci, aide l'archéologue à situer chronologiquement des objets associés, c'est-à-dire appartenant à la même couche archéologique, et parfois à identifier certains d'entre eux.

• *La chronologie* est la science des dates. Les ères débutant à des dates différentes suivant régions, peuples ou époques, le temps étant divisé de même en section de longueurs inégales (par exemple mois solaire et mois lunaire) il s'ensuit que la correspondance des divers calendriers pose parfois, pour la situation exacte d'une date inscrite, des problèmes ardus. Il arrive aussi (comme au Japon) que les ères soient renouvelées à partir de l'avènement de chaque souverain. C'est de la correspondance entre ces dates particulières et de leur situation absolue par rapport à notre calendrier actuel que s'occupe la science de la chronologie.

• *La sigillographie* s'occupe des sceaux, que ceux-ci soient universitaires, religieux, administratifs, royaux ou privés. Généralement décorés et inscrits, ces sceaux peuvent apporter de précieux témoignages quant aux dates, locations, monuments, costumes d'une époque.

• *L'héraldique* est la science des blasons. Ceux-ci, qui portent des noms différents selon les contrées (écu, totem, crête), décrivent la personne ou la famille à laquelle ils appartiennent. Leur connaissance précise, leur datation et attribu-

tion peuvent être de quelque utilité à l'archéologue qui, on le verra, a toujours besoin du maximum possible d'informations.

• *La généalogie* sert à établir les filiations existant entre des groupes d'individus ou des individus isolés et à retrouver une souche commune à un certain nombre de ceux-ci.

• *La diplomatique* ou étude des relations politiques entre groupes humains peut apporter à l'archéologue des renseignements qu'il pourra utiliser lorsqu'il tentera de reconstituer la vie d'une société ou d'un groupe, les conditions morales et matérielles de celui-ci.

• *La cryptographie,* qui a pour but de découvrir le sens caché d'une écriture, est souvent indispensable à l'archéologue qui a besoin de déchiffrer une inscription ou une date (par exemple, les chronogrammes de Bali).

• *La linguistique* peut apporter à l'archéologie son concours lorsqu'il s'agit de retrouver, grâce évidemment à des textes, des parentés entre des langages, lesquelles permettront de définir des appartenances raciales, politiques ou religieuses et pourront donner parfois des indications relatives aux mouvements des peuples ou à la transformation des courants de pensée de ceux-ci. L'étude linguistique pourra fournir des hypothèses que l'archéologue devra étayer grâce à d'autres « témoins ».

• *Les autres disciplines* se rattachant à l'étude de l'histoire, parmi lesquelles nous devons ranger en premier lieu l'*ethnologie,* qui, ces dernières années, est devenue une science complète en elle-même, l'étude de l'homme appartenant à une culture archaïque étant indispensable à l'archéologie...

Chacune de ces sciences diverses possède ses propres disciplines, ses propres techniques. Il nous suffisait de les énumérer ici sans plus les préciser. Beaucoup de livres spécialisés existent sur chacune de ces branches, lesquelles comptent des spécialistes nombreux et compétents. L'archéologue doit en posséder la liste, être en relation avec eux, au besoin travailler avec eux lorsqu'il a un problème à résoudre, ou bien alors posséder une bibliographie assez complète afin de savoir où se référer, le cas échéant.

Les sciences techniques

Dans l'état actuel d'avancement de l'archéologie, et vu la précision toujours plus grande avec laquelle elle tend à cerner

son sujet, on peut dire qu'il y a très peu de techniques scientifiques qu'elle n'est pas (ou ne sera pas) amenée à utiliser. Alors que l'archéologue ne peut plus être complet, la matière à explorer étant trop vaste, il est obligé de se spécialiser sur une époque ou un lieu déterminé. On ne peut lui demander d'être aussi un spécialiste de toutes les sciences historiques ou techniques. Ces dernières restent donc auxiliaires mais indispensables. L'archéologue n'a pas besoin, heureusement, d'être un savant atomiste pour pouvoir utiliser et interpréter une datation obtenue par le moyen du carbone 14. Il donne le travail à effectuer à des laboratoires spécialisés. De même, il sera amené à demander au cours de ses travaux la collaboration de nombreux spécialistes qui eux-mêmes peuvent ne rien connaître de l'archéologie. Il ne fera qu'utiliser les résultats de leurs travaux pour en réaliser la synthèse et tirer des conclusions qui, basées logiquement sur des preuves scientifiques, pourront être considérées comme acceptables. Les principales techniques auxquelles l'archéologue aura recours seront :

- *La photographie,* terrestre, aérienne, simple, photostéréogrammatique, en noir, en couleurs, souterraine, sous-marine, avec tous ses procédés corollaires d'analyses : ultra-violet, infra-rouge, radiographie... Elle servira à l'archéologue de mémoire, de témoignage, de fiche d'étude, de moyen de détection, d'analyse et de restitution. On voit que son rôle est important.

- *L'électronique,* utilisée pour toutes sortes d'appareils, sera mise au service de nombreux procédés : enregistrement, visualisation à distance (télévision), détection, computations diverses et documentation, communications.

- *La sismologie* pourra lui être de quelque secours dans le cas de recherches sismologiques pour la localisation de structures enfouies.

- *La géologie* lui sera indispensable pour l'étude des sols, des variations de ceux-ci, de la provenance de certains matériaux ou métaux, de l'observation de faits naturels qu'il pourra relier à des témoins...

- *La zoologie* et la *botanique* l'aideront à reconstituer un environnement, à déterminer des espèces permettant de retrouver un climat, des conditions matérielles de vie (cultures, nourritures, artisanats, pêches, élevages, domestication, etc.).

• *La métallurgie,* par l'analyse physique, chimique et technologique de certains objets, lui donnera d'inestimables renseignements concernant la nature, la provenance, les procédés de fabrication de ces objets et, partant, sur les hommes qui les ont créés.

• *La physique nucléaire* lui est devenue indispensable pour certaines recherches de datation et pour des analyses particulières.

• *La chimie* également en ce qui concerne tous les travaux d'analyse (sols, matériaux divers) ou de restauration.

• *Les mathématiques* lorsqu'il s'agit d'appliquer à la recherche des méthodes qualitatives, quantitatives et de dresser des tableaux de fonctions.

• *La biologie humaine* lui permettra de découvrir l'origine d'un ossement, le sexe et la nature d'un squelette, son âge, les maladies qu'endura le corps de celui-ci, d'identifier et d'étudier tous restes humains, cheveux, momies, etc.

• *Les sciences corollaires,* dont la liste est fort longue...

Les sciences artistiques

Leur énoncé seul fera comprendre combien leur connaissance peut apporter à celle d'une société disparue. Les techniques de l'architecture, de la sculpture, de la peinture, de la gravure, du dessin, de la poterie, de la céramique, de l'émail, du tissage, de la tapisserie, celles du vêtement, de la parure (orfèvrerie, pierres), etc. doivent être évidemment accompagnées de connaissances esthétiques, des lois de celles-ci, du sens de leur développement, de la psychologie de l'art...

L'archéologie est la science la moins isolée qui soit, car, concernant l'homme et ses achèvements, elle doit être associée à toutes ses activités afin de pouvoir avec vérité retracer celles-ci et retrouver toutes les évidences de l'ingéniosité humaine, technique et culturelle. Science complète, extrêmement complexe dans la conduite même de sa recherche comme dans les moyens utilisés pour celle-ci, l'archéologie est, à l'image même de l'homme qu'elle a pour propos d'étudier, un microcosme. C'est ce microcosme disparu qu'il importe de reconstituer le plus fidèlement possible.

4

L'ARCHÉOLOGUE

C'est un homme comme les autres mais duquel l'archéologie exigera tout d'abord deux qualités essentielles : être humain et être honnête. Cela peut surprendre, mais comment concevoir qu'un homme puisse prétendre à reconstituer la vie de populations disparues s'il ne possède pas, ancré au plus profond de lui-même, un véritable amour de l'humanité? Pour comprendre l'homme (à plus forte raison, celui qui était) il est nécessaire de l'aimer. Il faut être capable de lui pardonner ses fautes, ses échecs, d'applaudir à ses victoires, d'approuver ses réalisations, de s'enthousiasmer pour ses œuvres, sans aucun parti pris. Débarrassé de préjugés, soit sentimentaux, soit raciaux ou religieux parce qu'aimant l'homme pour son humanité et non pas pour ce qu'il devrait être, l'archéologue pourra décrire, analyser et conclure en toute impartialité, en toute équité. Être honnête, cela veut dire qu'il doit avoir le courage de prendre conscience de ses échecs comme de ses réussites. Être honnête, veut aussi dire qu'en aucun cas il ne devra déformer (même le plus innocemment du monde) un fait, déplacer un objet, transformer un témoin pour que ceux-ci viennent aisément corroborer l'une de ses théories favorites, même si celle-ci doit s'avérer par la suite. La science, quelle qu'elle soit, exige une honnêteté absolue, sans quoi elle n'est plus digne du nom de science.

L'archéologue doit aussi être un amateur, dans le sens noble du mot : il doit aimer sa tâche. J'ajouterai même que le métier d'archéologue est une vocation. Il faut s'y dévouer, y sacrifier beaucoup de soi-même. Le reste est affaire d'études, d'expérience. Il faut une longue formation, universitaire ou non. Ce ne sont pas les diplômes qui comptent en archéologie, c'est le savoir, la connaissance des choses comme des hommes. Mais

là, l'archéologie est plus exigeante que le plus difficile des examinateurs. Afin de pouvoir replacer dans un contexte donné la vie d'un individu ou d'un groupe, il faut en effet posséder des connaissances extrêmement étendues sur tous les domaines de l'activité humaine, sur les développements de la pensée comme sur les conditions matérielles de l'existence. Ce qui suppose une vie pleine d'expériences et de réflexions. L'archéologue doit être un philosophe, un homme « qui connaît la vie ». Il doit pouvoir interpréter dans un sens humain la moindre de ses découvertes...

On demande aussi aujourd'hui à l'archéologue de posséder une bonne connaissance de l'histoire générale des civilisations : un site convenablement fouillé peut en effet emmener un spécialiste du Moyen Age jusqu'aux périodes les plus reculées de l'histoire de l'humanité. S'il n'est pas un spécialiste de la préhistoire, il doit cependant pouvoir reconnaître dans ses grandes lignes la chronologie relative du site, quitte à demander ensuite au préhistorien de s'occuper de la partie qu'il ne connaît pas suffisamment. Le temps n'est plus où un chercheur s'occupant de la XVIIIe dynastie égyptienne prétendait tout ignorer de la XVIIe, de la XIXe et des régions avoisinant El Amarna. Et on verrait mal maintenant, comme cela a trop souvent existé dans un proche passé, hélas!, un archéologue fouillant un site romain à la recherche de poteries et de témoins de l'époque d'Auguste, mettant ceux-ci précieusement de côté et rejetant comme inutilisables pour lui vestiges grecs, phéniciens ou appartenant à un règne plus récent. Étroitement spécialisé ne signifie nullement étroit d'esprit. Et il faut justement à l'archéologue qualifié une grande largeur de vues et une absence complète d'idées préconçues. L'absolu, le définitif n'existent pas en matière humaine, donc en archéologie...

Connaissances historiques sérieuses donc, mais aussi des langages actuels et anciens de la région étudiée, ainsi qu'une formation générale d'ethnologue sont primordiales. L'archéologie étant une science-pieuvre, l'archéologue, après avoir fait le tour des questions générales, devra se spécialiser. Sur une région d'abord, sur une période ensuite. Ce qui ne l'empêchera nullement d'ailleurs, s'il lui en prend l'envie, de changer de temps en temps de mouillage, ne serait-ce que pour se tenir au courant des travaux de ses collègues et au besoin les aider de ses lumières.

L'archéologie n'étant pas un don, on ne naît pas archéologue, mais on peut le devenir. Lentement, il est vrai, tant il

Achevé d'imprimer en février 1985
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)
pour les éditions Robert Laffont

— N° d'édit. L 147. — N° d'imp. 2733. —
Dépôt légal : 1er trimestre 1978.

Louis Frédéric, né à Paris en 1923, après des études de géologie et d'histoire de l'art, s'intéressa particulièrement à l'archéologie, cette discipline de base sans laquelle une étude des civilisations ne saurait posséder de solides fondements. Après avoir étudié celle-ci en Grèce et au Moyen-Orient, il se consacra à l'étude des civilisations de l'Asie et publia sur l'art, les techniques et les religions des peuples asiatiques un grand nombre d'ouvrages dont la plupart furent traduits en diverses langues étrangères. Il séjourna un assez long temps en Inde, puis en Asie du Sud-Est comme boursier de l'Unesco, puis visita successivement la plupart des pays d'Asie afin d'y étudier leur art et leurs civilisations dans le but de réaliser des synthèses accessibles au grand public. Il vient enfin de couronner vingt-cinq années d'études et de recherches en publiant, avec l'aide de la Ford Foundation, une **Encyclopédie des Civilisations Asiatiques** (titre anglais : **Encyclopaedia of Asian Civilizations**) en dix volumes, ouvrage unique au monde, vaste synthèse de toutes les connaissances que nous avons de l'Asie. Louis Frédéric conçut ce « manuel » sur la technique des fouilles au cours de ses visites de chantiers archéologiques en Grèce, en Egypte et dans les pays asiatiques.

Louis Frédéric a collaboré au **Dictionnaire de l'archéologie** de Guy Rachet (Collection "Bouquins").

Document de couverture : *Palmyre (Photo George Rodger-Magnum).*